

Lettre à Renée Bourdiaux, 92 ans qui a adopté un migrant pakistanaï

écrit par Jules Ferry | 13 février 2020



La « maman française » Renée Bourdiaux, 92 ans depuis le 6 janvier, et Irfan, son fils adoptif Pakistanaï.

Sur la photo : la lampe à pétrole, la dentelle de Calais, des souvenirs marquant le passage du temps et qui symbolisent ce que vous-même avez hérité des générations qui vous ont précédées. Et au-delà des biens matériels, tout un héritage dont l'appartenance à la Nation, héritage qui se voit cédé au premier Pakistanaï venu dans une infantile (sénile ?) bravade censée faire pleurer les chaumières mais qui ne suscite ni larmes ni admiration mais au contraire malaise et amertume.

« Enfant de la Patrie », « Enfant de la Nation » : ces notions n'ont plus cours.

Bienvenue au migrant, ce nouveau Saint de la société multiculturelle déracinée.

[La Voix du Nord]

<https://www.lavoixdunord.fr/707319/article/2020-02-09/j-ai-a-dopte-un-migrant-le-livre-temoignage-de-renee-bourdiaux-ardresienne-de-92?&poolrelease&poolrelease>

«**J'ai adopté un migrant**», le livre-témoignage de Renée Bourdiaux, Ardrésienne [Note : Ardres 62, près de Calais et ses migrants] de 92 ans.

À 83 ans, Renée Bourdiaux est devenue maman. Envers et contre tous, après cinq ans de bataille judiciaire, elle a adopté Irfan, un exilé pakistanais qu'elle a aidé lors de son passage à Ardres en 2005. Son combat, cette demoiselle aux 92 bougies et au **caractère bien trempé**, a décidé de le raconter dans un livre.

Mademoiselle Renée, bagues en or et verve franche, reçoit dans la villa qui porte son prénom et sert le champagne dans des coupes en cristal. Derrière elle, sur la cheminée, un cadre avec le portrait d'un jeune homme, cheveux noir de jais et yeux rieurs. « *C'est Irfan, mon fils adoptif. La photo a été prise en Angleterre, quelques mois après son passage. J'étais allée lui rendre visite* », dit l'ancienne conseillère municipale sous l'ère Bernard Carpentier.

Entre la mère, octogénaire sans enfant, marquée par un avortement clandestin, « *le chagrin de sa vie* », et le fils, jeune Pakistanais en « *manque d'affection* », poussé sur les routes de l'exil en quête de « *liberté* », la rencontre remonte à octobre 2005. Nous sommes trois ans après la fermeture du camp de Sangatte, devant le supermarché d'Ardres, sous une pluie battante. À ce jeune homme « *désemparé* », amaigri, qui « *se détache des autres* », la vieille dame, 77 ans à l'époque, propose de la nourriture, puis des vêtements, et finalement un toit. À l'abri des regards, dans la clandestinité. « *J'ai commis le délit de solidarité de Monsieur Nicolas Sarkozy*, écrit

cette Gaulliste convaincue. *J'aurais pu être condamnée à cinq ans de prison et 30 000 € d'amende (...) Mais quand il faut secourir, (...) il faut savoir désobéir et aider* ». Irfan est « dubliné » en Allemagne, seul pays où il peut demander l'asile politique. Mais lui rêve de Grande-Bretagne, le soi-disant Eldorado des migrants.

À travers son histoire d'adoption, Renée Bourdiaux évoque un thème plus que jamais d'actualité : le délit de solidarité.

Toujours d'actualité

Environ un mois après avoir rencontré Renée, Irfan arrive à passer en Angleterre, **caché dans un camion**. Il s'établit à Manchester, où il a des contacts. Rapidement, il s'aperçoit que l'herbe n'y est pas plus verte, que trouver du travail est compliqué. Renée, résolue à faire revenir « *son fils* » en France pense d'abord au mariage. « *Il avait 20 ans, moi 78. Vous imaginez le scandale !* », ironise-t-elle. « *Alors j'ai décidé de l'adopter* ». C'est ce parcours « *rocambolesque* », de requêtes en appels qui est retracé à travers ces 76 pages. On y lit un chapitre entier avec les mots d'Irfan, traduits pour le **dossier d'adoption**. On découvre aussi la **vie tumultueuse** de Renée, **femme libre** et « *libérée* » dans la France paternaliste des années 60.

Cet ouvrage, plus que pour sa qualité d'écriture, vaut pour le **témoignage** qu'il représente dans l'histoire complexe de la **crise migratoire**. Un témoignage qui résonne toujours, aujourd'hui, dans l'actualité du Calaisis. Le 6 avril 2011, Renée a été reconnue par la justice comme la mère adoptive d'Irfan. Aujourd'hui, il vit aux États-Unis (où il est entré illégalement), est **marié** à une Américaine, et est **papa** d'un petit garçon. Il a beau être fils d'une Française, Irfan n'a pas de visa : il ne peut donc pas voyager. Près de dix ans après cette « victoire », Renée se pose la question : « *Son adoption, à quoi aura-t-elle servi ?* » À 92 ans, cette « *mère française bien trop âgée pour voyager* » espère au

fond d'elle que son fils pakistanais aura l'autorisation de venir la voir. Ce livre, c'est aussi une dernière bouteille lancée à la mer.

Lettre à cette dame au soi-disant « caractère bien trempé ».

Ancienne conseillère municipale au cœur de la vie de la commune, vous n'êtes pas une recluse vivant sous cloche et ne pouvez ignorer les malheurs de vos compatriotes qui se font régulièrement agresser, violer, cambrioler et voire même pour finir tabasser à mort. Vous pensez à la misère du monde en oubliant celle de la France.

Une part de vous sait parfaitement ce que vous faites : dans votre œil apparaît le défi revanchard, la lueur victorieuse du « combat » que vous présentez comme celui d'une femme libre, indépendante, qui n'a aucun compte à rendre aux siens.

Vous prétendez être un exemple de générosité mais en ayant symboliquement soustrait aux membres de votre clan ce qui leur revenait, vous avez accompli le contraire de la bonté : vous ne sacrifiez pas votre personne, vous sacrifiez ce qui revient aux vôtres.

Comment en êtes-vous arrivée à ce degré d'indifférence au sort des vôtres ?

C'est que vous vous êtes toujours conformée à ce qu'on vous a raconté.

Votre soi-disant « *caractère bien trempé* » de « *femme libérée* » est de la poudre aux yeux. Votre combat présenté comme mené « *envers et contre tous* » est au contraire le pur fruit du discours ambiant.

Vous faites partie de ces personnes qui pensent faire le

Bien en répétant ce qu'on vous a enseigné depuis toujours et que les médias répètent en boucle, à savoir qu'il est merveilleux d'accueillir des migrants au détriment des nôtres qui doivent être remplacés.

Vous écoutez ce que disent les chaînes publiques, accessibles à tous et que regardent béatement 80% de la population.

Dans cet univers télévisuel, le sentiment d'appartenance à la Nation est mal vu, il faut être vegan, il faut se stériliser et on parle même sans rire d'un permis de procréer*.

*Permis de procréer

On est dans les hypothèses farfelues lancées pour orienter. Choquée par une fiction un poil au-dessus du réel, l'opinion trouve celui-ci acceptable et ne bronche pas. Ce genre d'essai très révélateur participe du discours général aux objectifs bien précis : détruire les liens, aboutir à la mort du clan sommé de se dissoudre en s'ouvrant aux migrants.

Essai *Permis de procréer* (aux éditions Albin Michel) d'Antoine Bueno qui demande, en vrac, une « **politique dénataliste mondiale** » assortie de l'organisation d'un « **marché mondial des droits à procréer** » ainsi qu'un « **contrat de parentalité** » en France. Celui-ci serait accordé au terme de séances en couple chez un psy.

Et si les parents refusent de s'y soumettre ? « **Ils seront possiblement déchus de leur autorité parentale. C'est-à-dire que leur bébé pourra leur être retiré, dès sa naissance, pour être confié à une autre famille.** » L'écrivain souhaite également imposer des « **thérapies** » aux parents susceptibles de maltraiter leurs enfants et, dans le pire des cas, les inviter à avorter jusqu'à la 24e semaine. S'ils refusent, « **le bébé leur sera retiré dès sa naissance et confié à une autre**

famille ».

« Je souhaite que nous mettions fin à cette sacralisation absurde du lien biologique » explique-t-il. Antoine Bueno préconise aussi la création d'une **« redevance de procréation »**, autrement dit un impôt que les couples devraient verser à chaque enfant, **dans « la logique du principe 'pollueur-payeur' ».**

[Note : l'enfant considéré comme une pollution...]

Vous faites partie des 80% formatés : pour vous, impossible de changer de logiciel.

Vos compatriotes crèvent à côté de vous mais cela ne vous a jamais choquée : vous êtes dressée comme cela, vous avez été programmée, formatée, vous répétez les bêtises que l'on vous raconte matin et soir et suivez aveuglément les médias, les avis autorisés, les bien-pensants et les starlettes françaises issues de la diversité.

Rien ne peut vous changer. D'ailleurs, dans un autre cadre, vous auriez pu tout aussi bien vous conformer à autre chose, incapable que vous être de la moindre pensée autonome, de la moindre remise en question.

La trahison des vôtres : vous êtes l'aboutissement du faux humanisme universel.

Vous pensez faire le Bien mais le résultat est un reniement symbolique de vos enfants.

Le système a bien travaillé et le discours de la fausse bonté marche admirablement : arriver à vous faire symboliquement trahir les vôtres par l'adoption volontaire d'un passager clandestin musulman aux antipodes de notre

culture.

Le système réussit le tour de force de vous faire piétiner le principe anthropologique sacré qui voulait que les nôtres héritent de nos biens après nous pour survivre.

Dans la tradition, les hommes savaient qu'ils dépendaient les uns des autres et dans une solidarité familiale authentique, on donnait aux membres de sa tribu, de son clan.

Faire l'inverse aurait signifié la mort du clan. Car dans un clan, tous les enfants sont les nôtres et doivent être chéris et protégés. Ils sont l'avenir et reprendront le flambeau de nos responsabilités, de nos droits et devoirs.

Dans votre œil, la lueur de la jouissance du pouvoir de brûler ce que vous deviez transmettre, l'immense jouissance de la trahison de votre clan.

Vous êtes comme une vieille qui renierait ses ancêtres en refusant de les honorer par ce caprice final qui vous permet d'échapper à vos responsabilités.

Vous reniez du même coup –symboliquement– vos propres enfants en les déshéritant, vous existez par le mal que vous infligez aux vôtres, bravant le destin, le temps qui passe (et une mort anonyme et sans tapage) et surtout –comble de l'égoïsme– vous dansez sous les projecteurs en chantant votre joie d'échapper au devoir d'altruisme envers les vôtres.

Vous vous montrez, vous vous donnez en spectacle par ce livre (certes aidée par des manipulateurs) et revendiquez au grand jour un acte supposé être un exemple : **à l'opposé de l'altruisme, du don désintéressé, du legs discret à une**

institution, ce bouquet final à 90 ans passés vous sert à exister.

Plus vous revendiquez n'avoir aucun compte à rendre aux vôtres, ancêtres et enfants, plus vous les conchiez : car le message subliminal de la « *femme libérée* » est bien « *je vous emmerde* ».

« *J'emmerde* » les miens, le passé et l'avenir et tous ceux qui défendent la tradition et la Nation.

Et plus vous conchiez les autres, plus votre jouissance est grande.

Malaise et amertume de voir ce que devient le pays et comment le discours ambiant transforme nos compatriotes.

Anthropologie : le patriarche dans le clan, lien entre le passé et l'avenir.

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/clan/3-fonctions-du-clan/>

Le groupe de parenté effectif est organisé. Ses membres sont soumis à l'autorité d'un patriarche (un des membres les plus âgés du groupe). Appartenant à la génération vivante la plus proche de l'ancêtre commun, **le patriarche est en quelque sorte l'intermédiaire entre les membres morts du clan, qu'il rejoindra bientôt, et les jeunes générations.** Son pouvoir ne repose pas sur la coercition, mais sur sa place dans la chaîne du sang.